

Discours de réception *par Martine Audet*

Merci de tout coeur, Denise Desautels, pour vos paroles, pour vos mots plus que généreux à mon égard.

Comme l'a écrit Tarkos, bellement cité par David dans son livre *L'année de ma disparition* : « Je n'existe pas, je fabrique des poèmes. » Alors comment accepter que des écrivaines que j'admire profondément et affectionne tout autant présentent ma candidature à l'Académie des lettres du Québec? Je ne pouvais pas accepter. J'ai donc décidé d'accepter, de m'en remettre à leur amitié et à mon estime pour leur oeuvre et leurs engagements. Je les en remercie ainsi que les membres de l'Académie qui ont trouvé raisonnable cette proposition.

Me voilà heureuse, bien qu'intimidée, d'entrer aujourd'hui à l'Académie des lettres du Québec, et ce, en compagnie du merveilleux écrivain et éditeur qu'est Rodney Saint-Éloi, que je félicite chaleureusement.

Je suis également très émue que la réception se déroule dans l'atrium de ce bel édifice.

D'abord parce qu'il porte depuis quelques années le nom d'un poète : Gaston Miron. Poète qui a toujours cherché à « recommencer la langue dans sa langue », pour ne reprendre que quelques mots d'un discours qu'il a prononcé alors qu'il recevait la Médaille de l'Académie en 1990.

Aussi, plus personnellement, parce que c'est ici, dans ce qui était alors la Bibliothèque de Montréal, la Centrale, que j'ai commencé à travailler dans le réseau des bibliothèques. C'était quelques jours avant mes 20 ans, à une époque où, il me semble, bien plus que d'avoir un emploi, il s'agissait d'apprendre un métier. Métier qui consistait à prendre soin des livres et des lecteurs, et donc à participer à la conservation et à la circulation du savoir et de la littérature, au déploiement de leurs promesses.

Monsieur le président de l'Académie des lettres du Québec, madame la vice-présidente, mesdames les académiciennes, messieurs les académiciens, chers ami(e)s, chers membres de ma famille, chère Christine,

je fabrique des poèmes.

Un discours de réception? Ce n'est pas possible.

Alors que je sors prendre l'air,
c'est-à-dire avaler de l'air frais ou des nuages,
car un discours-de-réception-ce-n'est-pas-possible
(c'est sombrer et laisser tout en plan :
rien à dire sinon ma reconnaissance),
alors que je sors pensant discourir un peu quand même,
c'est-à-dire marcher ça et là dans la fraîcheur du dehors
afin d'atténuer les martèlements du
un discours-de-réception-ce-n'est-pas-possible,
je prends l'autobus celui qui va vers le nord de la ville,
là où est déménagée l'an dernier une petite librairie
à cause de la vie incertaine des librairies indépendantes
et de tout ce qui refuse de ne pas tenir compte
de la complexité du monde, des liens du vivant,
de la beauté et des menaces de disparition,
et dans l'autobus, assise sur la banquette
face à une mère et sa fille
(que disent-elles? que dit la mère à sa fille?
est-ce une mère? est-ce sa fille?)
soudain j'entends : « moi, je voulais écrire des pierres »
et revenant à cet autoportrait paru au printemps dernier
où je raconte qu'enfant je retournais des pierres,
voilà que je me demande
si je voulais comme cette femme écrire des pierres
ou si je voulais parler aux pierres
ou, comme dans un titre de Dillard,
apprendre à parler à une pierre,
mais peut-être étais-je surtout fascinée par le vide
laissé dans le sol
et par ce qui peut y prendre place, s'y former autrement
ou, je ne sais pas,
je ne sais même plus si je les mettais dans ma bouche,
il me semble que oui,
et si je les mettais dans ma bouche,

était-ce pour parler comme les pierres?
ou étais-je plutôt attirée par un silence de pierre?

Quoi qu'il en soit
– et quoi que la femme ait dit –
je sais que j'ai entendu qu'elle voulait écrire des pierres
et même si elle n'a pas dit cela
je l'ai entendu dans l'autobus qui mène au nord de chez moi
presque à la porte de la librairie
dont je suis finalement ressortie
(ne cherchant rien et pourtant quelque chose)
avec *Vers le sud et autres poèmes* de Gelman
pour reprendre l'autobus
l'autobus qui va vers le sud,
avec ce livre *Vers le sud et autres poèmes*
que j'ouvre au hasard, oui, vraiment au hasard,
c'est-à-dire là où le livre s'ouvre de lui-même,
et je lis :
ces paroles comme des pierres qui / tombent de toi.

Alors, descendant de l'autobus pour rentrer chez moi
et enfin mettre au pied du mur
un discours-de-réception-ce-n'est-pas-possible,
je me dis que même si je ne voulais pas écrire des pierres,
les pierres tombent
et parfois elles tombent à pic
car la littérature, car le lire/écrire,
est une attention à la chute
(Gamoneda dit que ce qu'il écrit peut se lire comme un :
je m'en vais à la mort),
une attention singulière et plurielle au mouvement de la chute
(Valente dit que tomber peut se lire comme un :
monter vers le fond),
à ce qui suscite ce mouvement
et à ce que ce mouvement suscite

*(Doit-on rester comme on est tombé debout,
comme on est tombé couché? a demandé Jacob)*
et il me revient en mémoire ce moment où enfant,
ayant déboulé l'escalier si énervée que j'étais de ne pouvoir connaître
ni la suite ni la fin du chat et de ses bottes
puisque je ne savais pas lire,
pas encore,
et que ma soeur aînée,
épuisée par l'effort,
avait refermé l'album après quelques pages,
je me suis relevée
dans l'absolue nécessité d'apprendre à lire,
à lier ou à délier les choses du monde
et je crois que ce qui est remonté de la cave ce jour-là,
n'est pas tant un corps rompu par la chute,
qu'un être remanié par la découverte soudaine
de l'instrument de connaissance et d'abandon
qui l'accompagnerait dans la trajectoire des origines,
des suites et devant les fins.

Mais peut-être,
petite fille entravée,
ai-je surtout été secouée par la première leçon
de ce conte aux morales ambigües
à savoir que celui qui prend la parole ne sera pas mangé...

Quoi qu'il en soit
– la littérature destine aux désordres, aux ailleurs, aux transformations –
et même si j'ai dû attendre l'adolescence
pour,
entendant pour la première fois des poèmes,
saisir quelle parole était la mienne,
quel langage existait pour moi,
et même si j'ai dû attendre le début de la trentaine
et la lecture de quelques vers de Charron

trouvés dans un journal,
puis les poèmes cherchés de poètes qui sont ici,
de poètes qui ne sont pas ici,
pour oser prendre cette parole, ce langage,
et dégager les pierres qui, tombées en moi
(*Il pleut des pierres à l'intérieur* a écrit Desautels),
commençaient à former une tombe,
depuis
la chute est lente,
le corps est traversé,
l'air fendu
(*ce qui est vrai déplace la pierre de ta tombe* a écrit Bachmann)
et la main écrit
avec ce qui guette et s'acharne,
avec ce qui ravage aussi,
me maintenant à l'écart certes
– est-ce essayer de dire oui? est-ce tenter de dire non? –,
à l'étage du poème et de ses résistances,
mais dans cette absence-présence,
dans cet étonnement qui questionne,
qui, gardant à vif les tensions, les possibles,
poursuit l'apprentissage en profondeur
(qu'on semble actuellement accorder davantage
aux machines qu'à l'humain)
et cherche, comme il est dit dans le journal de Kafka,
à saisir le sens invisible qui enveloppe le visible
mais sans autre véritable intention que le travail patient, nécessaire, exigeant
– celui qui me maintient au coeur de ma propre expérience –
quitte à *tomber de vide en vide* a écrit Juarroz
et l'effort joyeux
– sinon à quoi bon –
avec les yeux grands ouverts
car je sais comme Beckett
que j'ai les yeux ouverts à cause des larmes qui coulent sans cesse
oui, je sais un peu cela,

et même si je ne sais pas toujours de quel monde je suis,
ni comment appartenir à celui-ci
avec ses dos aux murs du soleil
et le plein feu des armes,
avec ses heures crachées dans la paume
et celles qui meurent sous les pierres,
je sais que les yeux grands ouverts
c'est parfois la nuit,
c'est parfois les yeux fermés
pour retenir l'image vibrante ou le coeur favorable,
ces paysages qui palpitent entre les silences
avec leurs nombres infinis,
leurs cordes pour se pendre
ou tirer les mots du vide,
les remonter
comme des pierres
jusqu'à la pleine lumière,
celle qui ombre, déchire aussi,
rature encore et encore,
car il s'agit de peu
(chiquenaude dans l'abîme/dans les carnets de gribouillages
a écrit Celan),
d'un rien qui s'adosse au vent,
à peine un souffle,
un rêve de pierre a écrit Gagnon
et pourtant du sentiment ardent de la chose à faire,
avec les pourquoi/comment qui tendent l'oreille
malgré les oreilles de plus en plus rebattues
par : « il n'y a pas de pourquoi »
ce il n'y a pas de pourquoi
qui était déjà la réponse d'un gardien de camp de concentration à Levi
bien que le monde demeure un problème à poser
autant qu'à résoudre,
et qu'il importe de ne jamais cesser de se demander pourquoi
nous sommes ici

et explorer, ressentir, penser, espérer, inventer, rêver,
dans l'appropriation/réappropriation de la langue
dans ce quelque chose qui apparaît, disparaît
– et c'est là, le coeur –,
qui est geste et interrogation et imagination et connaissance
qui est vigilance et résistance et liberté et regard lancé sur
ces élans, ces audaces, *tout ce poids, cette attente* a écrit Dupré
ces retours sur nos pas ou au bras de qui danse
pour affirmer le vivant
scander : quel monde voulons-nous? en nous? autour de nous?
jusqu'à ne plus respirer a écrit Brossard
et c'est cela que je scrute avec les poèmes et leurs appels,
avec mes inquiétudes et mes insuffisances,
avec rien à dire,
mais faire ce que j'ai à faire
devant cette mise en commun
que provoquent en moi
les somptueuses colères de,
la rigueur obstinée de,
l'humanité en soi de,
les tremblements et les merveilles de,
la solitude extrême de,
les fleuves, les intuitions, les corps et les visages,
le *réel absolu* de,
et la joie,
et la bonté,
et la douleur,
et la folie déjà,
et la matière même des mots,
de l'air noué à l'air a écrit Ouellet,
ce que veut la parole qui est racine
et radicale en ses langues d'aube et d'oubli,
sinon quoi faire de ma vie
avec rien à dire,
mais dire

comme juste avant de dire quelque chose sur l'amour
et, tout en sachant que faute et honte ne sont pas de l'autre côté,
dire avec les vœux, les ruptures et les craintes,
moins pour replacer le col des morts
notre héritage n'est précédé d'aucun testament a écrit Char,
que pour les pivots,
les impasses,
la roue libre de ce qui fait le monde,
de ce qui nous fait être
dans ce monde.

nous avons eu cette idée
de planter nos mains au jardin a écrit Hébert

Alors avec un discours-de-réception-ce-n'est-pas-possible
me voilà discourant dans ce jardin
où, grâce à vous,
j'entre
munie des seules choses du poème
et de ma langue orpheline depuis le nom,
mais attisée par le *feu qui dure*,
percevant ce qu'il y a en chacun, chacune, de ferveur et de nécessité,
de bienveillance aussi,
ce jardin où il n'y a pas à justifier cette *langue en exil dans la langue*,
à la source de la lumière,
de la demeure de l'être
tel qu'il est dit dans un poème de Royer,
où il n'y a pas à justifier les arts et la recherche,
la pensée ou la contemplation,
seulement à accueillir ce qui accueille,
et planter, oui, prendre soin,
et s'étonner encore et toujours
des pierres du chemin,
tout en devinant qu'il n'y a pas de chemin.

L'Académie des lettres du Québec est un de ces *rempart(s) passionnel(s) qui protège(nt) ce qui vit en l'exaltant* comme l'a dit Lebrun en parlant d'autre chose, en parlant du lyrisme ou du poème.

L'Académie, il me semble,
est cela
par le souci par l'estime et l'être ensemble,
tout à fait cela
dans la splendeur
d'espérer
car, comme l'a peut-être écrit Cicéron,
pour peu que nous ayons un jardin à côté de la bibliothèque...
ce à quoi je me permets d'ajouter :
et de petites pierres pour apprendre à se perdre.

Merci pour votre accueil. Merci de votre présence.

Atrium de l'Édifice Gaston-Miron
9 novembre 2015